

Guy Gaudreau, Sophie Blais et Kevin Auger, *Mine, travail et société à Kirkland Lake*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2016, 308 p.

Charles Beaudoin-Jobin

La Guerre de 1812 entre histoire, mémoire et perspectives
Volume 25, numéro 2, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038810ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1038810ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin-Jobin, C. (2017). Compte rendu de [Guy Gaudreau, Sophie Blais et Kevin Auger, *Mine, travail et société à Kirkland Lake*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2016, 308 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 25 (2), 282–285.
<https://doi.org/10.7202/1038810ar>

Guy Gaudreau, Sophie Blais et Kevin Auger,
Mine, travail et société à Kirkland Lake, Sudbury,
Éditions Prise de parole, 2016, 308 p.

CHARLES BEAUDOIN-JOBIN

Département des sciences historiques, Université Laval
Enseignant au Cégep Sainte-Foy

L'ouvrage *Mine, travail et société à Kirkland Lake* commence au printemps 2005 quand l'auteur principal, Guy Gaudreau, est informé, à brûle-pourpoint, « de la destruction imminente des archives de plusieurs sociétés minières ». C'est en Abitibi, sur le site de la *East Malartic Gold Mines*, que se trouvent « déjà jetées pêle-mêle dans des bennes à ordures, des tonnes d'archives ». Dès les premières lignes, le lecteur sera captivé par cette histoire rocambolesque, laquelle met en lumière non seulement la « fragilité » des sources, mais également les différentes difficultés d'accès aux archives de l'industrie extractive.

Sur la forme, le livre *Mine, travail et société à Kirkland Lake* est à l'image d'un hymne consacré à ces hommes de la mine : « ce livre rend hommage à ces seize mineurs » qui décédèrent d'accidents de travail durant la seule année de 1947. Plus encore, cet ouvrage rend hommage au père de Guy Gaudreau, Albert Gaudreau (dont la carte mortuaire figure en conclusion du livre), lui « qui a passé toute sa vie professionnelle en Abitibi, d'abord dans l'industrie forestière puis dans les mines ». Le lecteur ne pourra que constater avec une pointe d'agacement, et ce tout au long de l'ouvrage, cette ambiguïté entre hommage et éloge, d'une part, et entre travail de recherche et étude de cas de la mine d'or la Lake Shore, d'autre part. En faisant des mineurs et de l'industrie minière un objet de recherche, « la plupart ont cherché à dénoncer les abus des grandes entreprises [...] » (p. 8). Évitant ces écueils, Gaudreau écrit : « les dossiers du personnel de la Lake Shore renferment tant d'informations inédites [...] qu'ils m'ont permis [...] de rectifier ma vision trop optimiste de cette page d'histoire sans toutefois reprendre le ton misérabiliste auquel les historiens et romanciers nous ont habitués » (p. 9). Cette critique devient, à la longue, lassante.

L'auteur profite-t-il de cet ouvrage pour régler des comptes? Le lecteur espérant un changement de ton sera déçu. S'étant lui-même identifié par le passé et ayant déjà « commis » (comme si cela était un péché) « ce genre d'analyse » d'histoire sociale, Gaudreau charge encore en toute fin d'ouvrage: « c'est "l'école sociale" avec son lot d'anciens syndicalistes et de militants de gauche, qui prédomine [...] l'historien qui se rallie à cette école aspire à des changements sociaux; seuls comptent à ses yeux la noblesse de la cause ouvrière » (p. 266-267).

Néanmoins, et malgré cette critique, ce livre, composé de neuf chapitres pouvant aisément se lire séparément, propose une réflexion rafraîchissante sur le travail et la vie quotidienne des ouvriers, et ce, en reconnaissant pour une rare fois l'existence des deux univers miniers bien distincts: les mineurs de fond et les ouvriers de surface. Le premier chapitre offre un portrait du développement du nord de l'Ontario où l'on mentionne qu'au début du XX^e siècle « on comptait déjà plus de 4000 concessions minières dans la région » (p. 18)! Rapidement, la Lake Shore occupe une place centrale dans la région pour atteindre un sommet de sa production en 1938. C'est dans ce chapitre que l'auteur spécifie son objet d'étude. Étant particulièrement difficile de fournir une vue d'ensemble de la main-d'œuvre dans un domaine fluctuant au gré des demandes des matières premières, les auteurs se sont restreints à la « période allant essentiellement des années 1930 jusqu'à 1942, qui correspond aux années de pleine production de la Lake Shore » (p. 23). En choisissant arbitrairement l'année 1934 comme année témoin, les auteurs analysent les fiches du personnel, soit 1838 employés afin d'évaluer la durée de leur emploi au sein de l'entreprise, mais également le salaire moyen qui oscille, à l'époque, autour de 1650\$ (en comparaison, le salaire moyen du secteur manufacturier canadien s'établit, cette année-là, à 837\$).

Au deuxième chapitre, « L'organisation du travail dans une mine d'or », Gaudreau décrit avec des figures et de remarquables photographies d'archives à l'appui, ces univers miniers bien distincts. À la fin des années 1930, la mine Lake Shore compte près de 2000 travailleurs: foreurs (*drillers*), chargeurs de minerai (*muckers*), conducteurs de locomotive (*motor-men*), préposés aux voies (*trackmen*), préposés au service du puits (*deckman*), constituent en partie l'immense variété d'emplois des travailleurs de fond. En surface, pour n'en nommer que quelques emplois, on retrouve le maître mécanicien (*master mechanic*), les réparateurs de foreuses (*drill doctors*), et ceux qui s'occupent de l'entretien des gros équipements appelés les *riggers*. Ici, un fait ne peut passer inaperçu. Considérant que le moulin et la salle de concassage fonctionnent 24 heures sur 24, et que le *skip* doit fonctionner en permanence, « si la journée d'un travailleur de fond est de huit heures et ne comporte jamais d'heures supplémentaires, la journée de travail en surface compte d'habitude neuf heures – quand le travailleur

n'est pas contraint à prolonger son travail au même taux horaire que lors des heures régulières » (p. 56).

Le troisième chapitre, «Les travailleurs de carrière à la mine Lake Shore», vise à dépeindre les itinéraires professionnels suivis au fil des décennies à l'intérieur de la Lake Shore. Parmi les 1030 travailleurs employés entre 1926 et 1968, 497, soit la moitié de l'ensemble, y reste moins de six mois. Peu nombreux sont les travailleurs qui cumuleront plus de huit ans d'expérience. Ce petit groupe d'individus, 102 au total, «qui représente pourtant 10% des effectifs, monopolise près des deux tiers de tout le travail abattu à la Lake Shore», d'où leur grande importance pour le fonctionnement de l'entreprise. Or, comment expliquer cette grande instabilité des travailleurs? Est-ce bien, comme l'affirme Gaudreau, car «un travailleur ne prend pas toujours des décisions raisonnables» (p. 82) ou parce que «l'homme, souvent imprévisible, prend parfois des décisions illogiques» (p. 86) ?

Le quatrième chapitre, construit sous la forme de l'entrevue fictive, examine l'ensemble des accidents de travail: «les 435 accidentés de 1934 auront, au cours de leur carrière, près de 1500 accidents». La distinction des univers miniers est manifeste: lors de la publication du *Rapport annuel du ministère des Mines de l'Ontario*, 70% des accidents se retrouvent sous terre en comparaison à 5% pour ceux qui travaillent au moulin ou à la surface. Encore, l'auteur pourfend un type d'histoire faisant de ces nombreux accidents de travail la preuve des «injustices subies par la classe ouvrière» (p. 97).

Le cinquième chapitre, «Congés, fin de semaine et vacances annuelles», est sans doute le chapitre qui confirme le mieux la position de l'auteur. Gaudreau écrit: «bon an mal an, les congés non autorisés peuvent représenter jusqu'à 20% du total, ce qui en dit long sur l'insoumission des travailleurs» (p. 124). Quant aux primes au rendement, visant à stimuler la productivité, «un bon tiers des travailleurs du fond ne bénéficie d'aucune prime à l'époque». En faux aux interprétations sensibles à l'histoire sociale, Guy Gaudreau invite une autre fois à nuancer les propos «des organisateurs syndicaux et des travailleurs eux-mêmes [...] à exagérer les ravages que provoquent ces primes» (p. 140).

À ce titre, le lecteur lira les chapitres subséquents avec une certaine impatience pour atteindre, enfin, le chapitre huit, écrit par Sophie Blais, «La grève de Kirkland Lake, 1941-1942». En effet, l'option de la grève est loin d'être unanime: «tandis que 93% des foreurs joignent la grève à son déclenchement, la majorité des ouvriers de surface traverse la ligne de piquetage quelques jours après son déclenchement» (p. 264). Cet important conflit de travail, déclenché à 1941 et qui implique près de «4000 travailleurs membres du syndicat Union of Mine, Mill and Smelter Workers» (p. 220-221), est, en période de guerre, fort complexe. Ce chapitre, sensible

à l'expérience et à la fois proche des acteurs, explore avec brio l'évolution des rapports de force. Or, le spectre de la théorie du choix rationnel hante aussi ce chapitre sans qu'elle soit au préalable explicitée à l'aide de concepts dûment définis. Reprenant, à titre de comparaison la question des vacances, l'auteur se rallie aux positions théoriques de Gaudreau: « nous ne sommes pas convaincue que seuls les gestes collectifs précipitent la venue de changements sociaux dans l'histoire » (p. 245).